

# D-Day : un jour de gloire bien day-joué pour que l'Histoire nous en soit contée !

« jamais un coup de D-day  
n'abolira le hasard »,  
vers indument attribué à **Mallarmé**

Apparaît et se développe aujourd'hui un théâtre de la postmodernité, théâtre de rupture qui revisite normes, conventions établies et, en tout premier lieu, ses modalités d'écriture. Pour accueillir et promouvoir ces nouvelles formes du théâtre, le Centre Dramatique National de Normandie a pris l'heureuse initiative d'un **Festival des « écritures partagées »**. Volonté manifeste d'associer le public à cette recherche et quête de modernité.

Dans ce contexte, **D-Day**, production de la compagnie **L'Accord Sensible** de **François Lanel**, a pu faire l'objet d'une invitation et être présenté les 3 et 4 février derniers, salle de l'échiquier, salle située dans la cour du **Château de Caen**.

**D-Day** ouvre donc sur quelques questions :

- Comment un théâtre moderne peut-il prendre en charge un événement historique du passé ?
- Qu'est-ce que peut être, et à quoi peut ressembler, un théâtre désaffecté de ses normes et de son carcan conservateur ?

Question redoublée d'une autre : de quelle vie et de quel art peut-on et doit-on s'embarrasser pour faire l'économie des lourdeurs de l'Histoire, de sa mythologie, de ses heures de gloire et par voie de conséquence de ses héros incontournables ? Et par les temps qui courent : du héros dit providentiel ?

En préambule, osons donc cette observation :

Parce que l'argument n'a plus cours à l'instar du personnage et dans la conjoncture probante d'un théâtre à faire qui ne se reconnaît plus – enfin ne veut plus se reconnaître – dans la société du spectacle, parce que l'écriture dite dramatique se cherche dans une nouvelle économie (comme pour savoir sur quel pied danser).

Il en résulte que l'intérêt du **D-Day** qui nous fut proposé par **L'Accord Sensible** fût des plus vifs.

Comment en l'occurrence les formes qui nous furent proposées ont-elles pu faire sens ? Voilà ce dont ici nous prétendons témoigner.

## Une approche subtile

Faute d'argument que l'on dit sérieux et valable, nous pourrions dire que **D-Day** repose sur des arguties dont on rappelle ici la définition : expression, trait d'esprit, subtilité de langage... vient du latin argutia... dérivé de arguo qui veut dire éclaircir, à ne pas confondre avec éclairer. A ne pas confondre : « petits souliers » et gros sabots.

Bref, avec *D-Day*, il s'agirait d'émarger au registre de la minutie et de la subtilité. En règle générale, l'argutie s'emploie sur un mode péjoratif, mode que l'on reconnaît dans les expressions « se perdre en arguties et vaines argumentations »... Le procédé peut se stigmatiser sous le vocable bien connu du pinaillage, vulgairement popularisé comme « enculage de mouches »... Pourtant, l'argutie, mot féminin, relève a priori de la grâce et de la vivacité d'esprit... Et permet d'accorder à *D-Day* le bénéfice de l'exception qui reconnaît l'argutie comme un procédé ingénieux ! Pour notre part, nous serions plutôt acquis à cette définition du raisonnement, retenant avoir pu convoquer au partage de cette manifestation, avec un léger et grand plaisir, notre ingénuité !

On devra donc pardonner de nous laisser ici bercer d'innocence et imprévisible association d'idée : catharsis oblige !

Quoiqu'en réalité, nous ne soyons pas avec ce *D-Day* confronté à une catharsis opérant à notre insu, bien au contraire ! Nous usons d'une liberté par analogie à la liberté d'écriture qui nous y invite. Passe-droit d'auteur en quelque sorte.

Au total, d'argutie en argutie, nous fûmes lecteur dégustateur d'un discours amphigourique... Là encore à ne pas confondre avec emberlificoté...

L'amphigouri, figure de rhétorique masculine, convient on ne peut mieux à **Benjamin Audouard** (le comédien) qui tourne sur un mode burlesque et parfois énigmatique, autour du pot, ou du sujet pour mieux dire, bref de Lili : **Lili Mamath** (la comédienne) qui a quelques arguments à faire valoir : beaucoup de charme et des yeux noirs profonds !

Si indéterminé et peu clair soit-il, il n'y a aucune embrouille dans ce *D-Day* : juste une parole errante qui ne sait pas (ou qui ne veut pas le dire) qu'elle est parole amoureuse. Mais : existe-t-il une parole possible qui ne soit pas porteuse de son insu (d'une issue inconnue ?).

Comment savoir en débarquant à *D-Day* qu'on peut en sortir amoureux d'une inconnue via un embarquement pour Cithère ?...

Que l'on peut y perdre sa tête raisonneuse et tricoter, une maille à l'endroit pour deux à l'envers et tout de travers, un pull-over lord pour l'hiver !

Se laisser aller (c'est une valse)... Comme l'enfant s'abandonne à la chanson douce...

On n'a pas comme on dit aujourd'hui... à se calculer !

En ce sens, *D-Day* nous offre un heureux répit, l'antidote à l'inflation d'images qui inibent nos imaginaires, un gentil nettoyage des esgourdes, un plaisir sans façon à partager. Finalement ce qui se nomme : un charme. En toute simplicité !

Être sous le charme. Plaisir tout en délicatesse. Ça ne se refuse pas.

## Écritures...partagées

À l'évidence, avec ce festival et cet intitulé, le **Centre Dramatique National de Normandie** souhaite aller au devant de formes, processus, manifestations aussi risquées que non établies. Des formes non casées... A épouser. Nous serions là, dans le registre de la rencontre amoureuse, sans trop savoir jusqu'où pourrait bien se pousser le bouchon. Œuvre à déclarer. Quand on dit écriture, c'est que l'on est dans le premier pas. Ce risque, un premier pas, une main tendue... Peuvent-ils susciter une correspondance, un partage ? Un pas à pas et des mains qui se serrent : belle opportunité de se manifester.

Ce n'est pas parce qu'un écrit, dans sa forme première, n'a pas de but déterminé qu'il n'aboutit à rien... Paroles errantes disions-nous, comme ce cher **Armand Gatti**, flanqué de son **Jean-Jacques Hocquard**, a pu faire sa raison d'être, paroles errantes portées sur ses fonds baptismaux par **Blanchot** qui en disait ceci (1955) :

« Cela parle mais sans commencement. Cela dit, mais cela ne renvoie pas à quelque chose à dire... Cette parole est essentiellement errante, étant toujours hors d'elle-même. Elle désigne le dehors infiniment distendu, qui tient lieu de l'intimité de la parole ».<sup>1</sup>

Jeux et contradictions entre l'intime (la singularité) et le public (la socialité) paraissent le champ d'investigation (comme cabinet des curiosités) investi par notre CDN. En bon « partageux », nous sommes preneur... puisqu'aussi bien, nous l'écrivons. Et comme nous le verrons, *D-Day* pose à sa manière, entre autres, la question de l'écriture au théâtre.

### Rappel des faits

Le D-Day – surtout ici, en Normandie – est une histoire connue, disons même archi-connue de tout le monde ! Comme dirait **Peter Weiss**, on marche sur des monceaux de cadavres. De sanctuaires en Mémorial, en passant par le pont (Pegasus Bridge), on y perd son latin... au profit de l'opération Overlord, à moins qu'on préfère la nommer Neptune.

Bref, on baigne et nage dedans... Manquait que d'y ramer.  
Chose faite.

Petit rappel des faits dans la langue de Shakespeare : The **Normandy landings** (codenamed **Operation Neptune**) were the landing operations on Tuesday, 6 June 1944 (termed **D-Day**) of the Allied invasion of Normandy in Operation Overlord during World War II. The largest seaborne invasion in history, the operation began the liberation of German-occupied northwestern Europe from Nazi control, and contributed to the Allied victory on the Western Front...<sup>2</sup>

Comme on dit l'affaire est entendue !

Or, ce vendredi soir, salle de l'échiquier, lieu d'une grande et majestueuse beauté dans lequel nous eûmes l'occasion de voir un inoubliable « rôdeur » d'Enzo Corman dans l'enceinte du château de Caen, nous en entendîmes une autre.

Une autre histoire. Celle qui ne doit rien à la grande devenue un lieu commun et tout à la petite, méconnue par définition.

Pas de complexe d'infériorité : le plus souvent, la petite histoire concerne des gens quelconques qui essaient de s'aimer en dépit ou grâce à ceux qui font la grande Histoire. On retrouve la problématique de l'intime confrontée au public, au social, au « vivre ensemble » avec son lot de contradictions, de hiatus, d'impensé et d'insensé.

---

<sup>1</sup> Jean-Luc Nancy « la communauté désœuvrée » p.111 Christian Bourgeois Editeur 1999

<sup>2</sup> Jean-Luc Nancy « la communauté désœuvrée » p.111 Christian Bourgeois Editeur 1999

## De l'effet V. comme Victoire

Nous devrions célébrer dans les années à venir l'anniversaire (un siècle) de la découverte de l'étrangeté (Das Unheimliche) actualisée et formalisée par un certain Sigmund Freud. Un siècle pour faire passer dans les mœurs l'oxymore du familier se fécondant de l'étrangeté. L'écriture de **D-Day** repose, nous a-t-il semblé, sur cette évidence qu'il n'est pas de lumière sans ombre, et que la lumière serait d'autant plus vive qu'arracher avec parcimonie à l'ombre envahissante. Insistons **D-Day** nous offre une éclaircie<sup>3</sup> sur ce que les livres d'histoire et nous mêmes pensons qualifier de jour de gloire ! Jour de Victoire qui permet justement aux vainqueurs... d'écrire l'Histoire. La nôtre. À notre santé ! Cela a du s'appeler le plan Marshall qui devait permettre à l'Europe de se relever de ses ruines, dont Caen au premier chef. Peut-on dans cette histoire identifier, reconnaître et célébrer une histoire d'amour ?

Jour de gloire : oui ; jour de fête : oui... Mariage d'amour ? Mariage d'argent ? La question reste ouverte, surtout par les temps qui courent car m'enfin, nous vivons des temps troubles sinon troublants qui voient, en France, un candidat à la magistrature suprême proclamer : « J'aime ma femme ! »

Effet F (Femme) de la campagne présidentielle en cours.

« J'aime ma femme » en tant que profession de foi politique nous offre l'opportunité d'une première digression. La digression, figure libre ou imposée du **D-Day** de **François Lanel**, comme un filet de pêche pour attraper du gros poisson. Façon de se faire mener en bateau.

Avec le « J'aime ma femme » de F, vient nous tarauder la question : comment peut-on en arriver là ? À un tel degré d'obscénité, de confession publique d'une intime et strictement privée conviction !

Si ce n'est qu'en matière d'incarnation, d'art d'acteur et du spectacle, s'atteignent là des sommets.

Laissons à chacun le soin de démêler de ce qui relève de la vulgarité et de l'humiliation. Relevons que les hommes politiques en sont là, de cette société du spectacle en forme d'entertainment et de show à l'américaine avec « primaires » comprises. Du Réality-show...

Nous sommes dans la Trumperie sans effet V. Rien d'étrange à cela : un UBU préside désormais aux plus hautes destinées de la plus puissante « démocratie » du monde. Comment cela va-t-il finir et sait-on réellement comment cela a-t-il pu commencer ?

En irait-il du **Day-D** comme d'un système D ? Système D de l'impérialisme américain. L'Histoire se jouerait-elle sur les mots ?

**Day-D** s'y emploie à la lettre !

Ce **Day-D** semble n'avoir ni queue ni tête, paraît sans commencement ni fin... Sans point, sans ponctuation... Sans hiérarchie... Un pure acte d'anarchie littéraire. De mauvaise conduite rhétorique. S'en remettant à l'oralité, à de la langue comme elle se parle ! Au bavardage... Pourtant, rien ne prétend plus à l'écriture que l'Histoire ! Entre parole et écrit, laquelle faut-il croire ?

---

<sup>3</sup> Trop de lumière peut tuer, voire anéantir le désir de savoir. Ce que Pasolini sut parfaitement illustrer avec son célèbre article du Corriere della Sera sur la disparition des lucioles. C'était en 1975.

## Parier sur la parole !

Longtemps, il n'y eu de parole que d'honneur... La parole était un apanage de la noblesse. Les basses couches de la population se prosternaient devant la parole de Dieu, laquelle sévissait en latin. Langue inaccessible au commun. Parler Franc... Fait du Prince. Princes et rois<sup>4</sup>.

Le borborygme, le langage du corps... Pratiques des gens d'en bas.

Langue graveleuse et scato... malodorante !

Le premier qui vint à en divertir la cour (de Padoue en 1500) fut bien nommé **Ruzzante**. Intendant du domaine seigneurial, il partageait la vie des paysans et de leurs bêtes... C'est ainsi qu'il collecta des « paroleries »... Sources et origines du théâtre européen, occidental. Ça a commencé comme ça : par une parolerie, le bruissement du corps... Les paroleries de **Ruzzante** (Betia/Moscheta/Ruzante) d'**Angelo Beolco** dit **Ruzzante**.

L'œuvre de Ruzzante, en dialecte padouan (langue disparue) fut antérieure à la Comédia dell'Arte. Elle se transmet d'abord oralement, et devint écrite bien plus tard. Nous sommes, avec **Ruzzante**, dans un descriptif des gens d'en-bas, dans une langue qu'on estimait alors d'une insoutenable grossièreté ; et il faudra **Dario Fo** pour mettre en évidence l'en-jeu politique (de lutte de classes) que pouvait être l'œuvre d'**Angelo Beolco**.

En se gardant d'abuser de l'analogie, il semblerait bien que l'objet dont s'emparerait **François Lanel** soit du même ordre : désenclaver, désincarcérer une parole d'en bas, la parole des quelconques.

Mais une telle parole, semble-t-il, ne peut jouer et s'entendre sans remettre en question le théâtre lui-même. Ce qui implique de revenir sur la critique du théâtre d'un certain Jean-Jacques Rousseau, pas moins.

C'est une telle problématique dont semble s'embarrasser **François Lanel**. De quoi pourrait-il bien s'agir ? Risquons-nous aux réponses en partage.

## D'un art du récit

*D-Day* se présente comme un récit. Un récit singulier dans une langue ordinaire...

A quoi ça sert qu'un individu accapare notre attention par un récit, sans user des subvertuges reconnus chez un acteur ?

Qu'est ce que c'est ce « comédien », accompagné de cette « comédienne », qui vous parle de « vous à moi », c'est-à-dire entre quatre yeux, sans recours à aucun artifice, sans prétention ?

C'est juste, tout juste la manière la plus archaïque et la plus commune, de mettre des gens ensemble.

Rassembler autour d'une parole.

Et plus la parole sera ordinaire, plus le rassemblement n'aura d'autre ressource que de se réaliser, en propre... Dans son humanité propre, sans alibi<sup>5</sup>. C'est à la fois énorme et tout à fait modeste. Mais laissons le philosophe **Jean-luc Nancy** en développer l'occurrence ; il écrit :

---

<sup>4</sup> Jean-Luc Nancy « la communauté désœuvrée » p.111 Christian Bourgeois Editeur 1999

<sup>5</sup> Jean-Luc Nancy « la communauté désœuvrée » p.111 Christian Bourgeois Editeur 1999

« C'est une scène très ancienne, immémoriale, et elle n'a pas lieu une fois, mais indéfiniment elle se répète, avec la régularité de tous les rassemblements de hordes, qui viennent apprendre leurs origines de tribus, de fraternités, de peuples, de cités... »<sup>6</sup>

Et comme un commentaire touchant directement *D-Day*, ceci :

« Le récit paraît souvent confus, il n'est pas toujours cohérent, il parle de pouvoirs étrangers, de métamorphoses multiples, il est cruel aussi, sauvage, impitoyable, mais parfois il fait rire. Il nomme des noms inconnus, des êtres jamais vus. Mais ceux qui se sont rassemblés comprennent tout, ils se comprennent eux-mêmes et le monde en écoutant, et ils comprennent pourquoi il leur fallait s'assembler, et pourquoi il fallait que ceci leur fût conté. »<sup>7</sup>

Donc, au commencement, furent récit et récitant par qui, par quoi, s'inventèrent l'extase, c'est-à-dire ce moment vertigineux où la mort du semblable<sup>8</sup> donne à la communauté, son souffle et son esprit. Quand ça a lieu !

**François Lanel** choisit de faire de *D-Day* quelque chose qui se joue en Beispiel, juste à côté... comme le définit **Giorgio Agamben** :

« Seule la vie dans la parole est inqualifiable et inoubliable. L'être exemplaire est l'être purement linguistique. Exemplaire est ce qui n'est défini par aucune propriété, sauf l'être-dit... »

Et **Agamben** de renchérir :

« L'être-dit » serait « la propriété qui fonde toutes les appartenances possibles (l'être-dit français, chien, communistes) est, en effet, également ce qui peut les remettre toutes radicalement en question. »<sup>9</sup>

Dans cette expropriation de toute identité, **Agamben** reconnaît le modèle de « la communauté qui vient ». Nous ne sommes pas loin de penser que **François Lanel** nous en offre un avant goût.

## Ceci n'est pas

C'est le lien commun de ceux-là qui refusent la servilité – servitude volontaire<sup>10</sup> – à l'ordre marchand et son avatar la société du spectacle et de la consommation, que de s'inscrire, autant que possible, dans la négativité du « ceci n'est pas » : ceci n'est pas un

---

<sup>6</sup> Jean-Luc Nancy « la communauté désœuvrée » p.111 Christian Bourgeois Editeur 1999

<sup>7</sup> idem

<sup>8</sup> Jean-Luc Nancy « la communauté désœuvrée » p.111 Christian Bourgeois Editeur 1999

<sup>9</sup> Giorgio Agamben « la communauté qui vient » ; p.17 théorie de la singularité quelconque. Seuil 1990

<sup>10</sup> « Discours de la servitude volontaire » référence à La Boétie. Edition Librio

spectacle pouvant se décliner comme ceci n'est pas de la danse... Pas du théâtre... N'est pas un roman !

Ceci est un poème ! **D-Day** est un poème relevant de la langue poétique et c'est en cela que « politiquement » se fait là, une différence décisive avec ce qui se considère habituellement comme un spectacle.

C'est que ce **D-Day** ne peut exister que par l'expérience que l'on peut en faire !

Il s'agit bien d'éprouver la forme, le langage proposé. De l'éprouver comme expérience intime et personnelle : un luxe que ne peut pas assumer le produit « spectacle » qui a besoin d'une économie inflationniste d'objets à consommer dans les plus brefs délais.

De sorte qu'il n'en reste rien et que cela puisse recommencer sans cesse.

La poésie relève bien de la célèbre formule de **Lautréamont** d'avoir pour but, une vérité pratique. Une expérience à faire. Une récente exposition sur André Malartre qui s'est tenue récemment à l'Hôtel de ville de Caen ne disait pas autre chose.

La poésie est un constituant de l'existence – Poésie pour vivre ! En cela, **D-Day** relève de la fonction poétique. De l'imaginaire constitutif du réel. De ce qui peut appartenir à n'importe qui dès lors que l'on peut s'affranchir de l'aliénation culturelle dont les Beaux-Arts constituent le fleuron le plus probant. La religion de l'art peut bien prendre la relève des religions... Nous restons captifs d'un point de vue religieux. S'en dégager ? Ce n'est pas de la tarte !

Pourtant, ici, à Caen, nous avons l'opportunité de cotoyer d'éminents épigones de la banalyse. La banalyse semble un mouvement tout à fait original qui justement semble donner au désœuvrement quelques titres de noblesse. Ce que disant, c'est déjà trop dire.

Bref, une editrice/teur caennais : **Marie-Liesse Clavreul/ Thierry Kerseho** viennent de produire sous l'appellation « ceci n'est pas une oeuvre » un ouvrage monumental sur l'histoire de ce mouvement très documenté et d'une grande fraîcheur. Dans la même vaine, les mêmes proposent un agenda, « L'imprévisible 2017 », un petit bijou mémoriel concernant une gestion du temps revisitée et requalifiée.<sup>11</sup>

Il y a dans la négativité du « ne pas » justement quelque chose du temps qui ne passe pas, du Zeitlos<sup>12</sup>... Hors temps. Qui s'arroge pouvoir sur le rythme : musiciens, poètes, danseurs... Emargent au Zeitlos !

Prendre « son » temps. Il faudrait faire ici l'éloge (politique) du pêcheur à la ligne. Inadéquation du temps social (temps de travail, temps libre, « gagner » et/ou perdre sa vie...) au temps de vie.

Maintenant, paraît bien venu d'avoir du **D-Day** de **François Lanel** une approche chronique et concrète.

## Primauté du quidam

La différence entre le D-Day historique et celui d'Accord Sensible c'est que ce dernier finit... par des applaudissements !

Certes, tout à fait justifiés, même si nous eussions préféré ne pas... Voir cette évocation close sur une telle manifestation.

La salle de l'échiquier est un lieu aussi patrimonial qu'impressionnant. Pénétrant dans la

---

<sup>11</sup> « Eléments de Banalyse » et « L'imprévisible 2017 ». Editions « Le jeu de la règle » 11 rue des cordeliers, 14000 Caen. [www.lejeudelaregle.fr](http://www.lejeudelaregle.fr)

<sup>12</sup> Jean-Luc Nancy « la communauté désœuvrée » p.111 Christian Bourgeois Editeur 1999

salle, on observe une volée de sièges parementés de rouge qui nous invitent à prendre place, moyennant quoi le petit verre de vin chaud vous est offert en régalade. Aucune raison de cracher dans la soupe. Nous avons bu et nous sommes mis en demeure d'apprécier la vastitude du lieu.

Jusqu'au moment où un quidam, un olibrius – c'est une donnée constante des propositions de **François Lanel** que de confier à des olibrius le soin du dévoilement, cérémonial du rideau tiré, du théâtre qu'il propose. Donc quelqu'un et un coup d'œil sur le programme nous apprend qu'il s'agit d'une personne nommée **Benjamin Audouard** – nous parle.

Comme nous l'avons déjà relevé, cette parole a pour effet premier de nous constituer en **Nous**.<sup>13</sup>

**Benjamin Audouard** est un jeune homme, habillé sobrement, n'usant pour nous parler d'aucun artifice, n'affichant aucun signe distinctif certifiant de sa qualité d'acteur.

Il ne semble donc porteur d'aucune autorité, n'exerce aucune emprise, et finalement nous épargne l'affect qui, usuellement, médiatise le rapport du public au spectacle et se reconnaît comme tension dramatique. Y'en n'a pas ! Bernique dirait ma grand-mère !

Donc aucun rapport de force ne vient gêner ou gratifier le rapport proposé. C'est du tout en douceur de... De la chose tendre. Du coup, le **Benjamin Audouard** n'émarge en rien au « corps héroïsé » qui signe la présence d'un comédien ou d'un danseur sur un plateau.

Pas de plateau. Pas d'acteur. Pas de spectacle.

### Degré zéro d'écriture<sup>14</sup>

L'option première qui va faire un lien (la copule) pourrait être l'empathie. Aucune raison de ne pas trouver **Benjamin Audouard** sympathique : il l'est !

Si j'étais une fille, peut-être trouverais-je son sourire, sa mèche de cheveux, son allure... Bref, son premier abord : séduisant. Mais je ne suis pas une fille.

Néanmoins, j'ai bien compris qu'il y en avait eu une... À la périphérie, là-bas, au lointain... Une silhouette, une ombre un peu fantomatique... Enfin, pour le moment, c'est le jeune homme qui accapare mon attention et qui me tient un discours qui a l'air plus ou moins improvisé... Il n'a pas l'air de réciter un truc qu'il aurait appris par cœur. D'ailleurs, il en fait souvent l'aveu. Il digresse, ou il dégraisse et c'est du pareil au même.

Il oublie de... Prend des libertés avec le sujet.

On ne lui en veut pas, parce que, après tout, le sujet, le dit Day... On n'y tient pas plus que ça, pour ne pas dire qu'on s'en tamponne le coquillard.

On n'est pas à ça très...

D'ailleurs, l'auteur le dit lui-même, son mot préféré c'est : DISPAR – AÎTRE !

Et l'on touche là à une chose essentielle, de s'accorder sur l'absence d'importance que ça a d'exister !

---

<sup>13</sup> C'est le moment de signaler que **Nous** est une maison d'Édition caennaise, fondée par un caennais doté d'un catalogue des plus remarquables. <http://www.editions-nous.com/>

<sup>14</sup> Nous empruntons volontiers à Barthes ce vocable par quoi **François Lanel** rend transparente son désir d'écriture dont il cherche la voie par la voix, c'est-à-dire par le *Stimmen* comme le dit si bien la langue allemande qui confuse l'une (voie) à l'autre (voix).



Mine de rien, nous est proposé une heureuse et pertinente initiation à la désinvolture. Nos amis allemands savent le dire mieux que nous : ils appellent cela **Gelassenheit**, à traduire par « désinvolture d'être ».

Cette désinvolture d'être semble au cœur du théâtre et de l'écriture proposés par **François Lanel**. Nous y adhérons sans réserve.

La perte... du lieu (espace perdu), du sujet, du théâtre, de l'art... Nous laisse pantois. Sidérés. Nous voilà « in situ »... Ce n'est pas sans nous rappeler le fameux « élève rêveur » consigné invariablement sur nos cahiers d'écolier. Donc digressons.

Digressons et revenons un instant sur le joyeux « in situ » de Janvier 68 (on s'offre le D-Day qu'on peut) qui vit un Ministre de la Jeunesse et sport, à l'occasion de l'inauguration de la piscine du campus de Nanterre, interpellé par un jeune étudiant franco-allemand, lui répondre qu'un bon bain d'eau froide pourrait heureusement refroidir ses ardeurs (d'ordre sexuelles)... Ainsi d'une manière totalement désinvolté !

Par contre à Caen, en ce même mois de janvier 1968, les ouvriers de la Saviem se heurtèrent violemment aux triques des CRS, amenant le « canard enchainé » à titrer « les triques à la mode de Caen ». Avec l'histoire de la piscine et la tentation d'y pousser à l'eau la fille d'un Ministre, devait prendre naissance le mouvement du 22 Mars, prémisses d'un Mai 68 qui devait durablement changer le cours de l'Histoire. Pour dire que l'Histoire la plus grande a parfois des origines imprévisibles... Et que cette digression si fortuite soit-elle n'est pas tout à fait anodine. À Nanterre, comme à Strasbourg, y'avaient des gars qui en avaient ras le bol de ne pas avoir accès au dortoir des filles... Devait s'ensuivre Mai 68 !

Drôle d'entourloupe !

Pour rester dans le bain, disons qu'un saut dans une piscine, ça fait Pppfffooooouuu...

C'est-à-dire Ploufffff ! Un sacré courant d'air.

Laissez-nous respirer !

### **Du bonheur d'ouvrir des portes**

C'est une autre donnée constante du travail de **François Lanel** que d'ouvrir les portes. Donc **Benjamin A.** n'y manque pas ; on verra les portes de la salle de l'échiquier s'ouvrir... Et on verra un chien passer... Et des intrus – des étrangers – roder.

Le réel rôde dès lors qu'on se donne de l'air et quand on laisse le vent gonfler les voiles de son imaginaire.

Vive le vent !<sup>15</sup>

**B. A.** parle, parle... débite et débite et sa parole se fait flux... Liquide.

Mots en pluie.

Plus il parle et plus elle se tait !

Jusqu'au moment où son silence (à elle) aura raison de sa parole (à lui) !

Moment superbe d'intensité « dramatique »... et amoureuse !

Là se situe le renversement, le saut, le pppfffooooouuu... de l'histoire.

Une parole s'est épuisée à ne rien dire... Tandis qu'un silence nous fait entendre notre parl'être<sup>16</sup>.

---

<sup>15</sup> à lire quand on aime le vent, la poésie et l'amour « Tributaire du vent » de Régine Foloppe Ganne. Édition le Castor Astral.

<sup>16</sup> Concept Lacanien qui voudrait que « ce qui caractérise l'être humain, soit en effet le fait qu'il parle. L'être humain est un "parlêtre". »

Naissance de l'acte d'écriture... de l'acte et de l'écriture, et le « voilà » entendu comme stéréotypie récurrente de la parole devient « voix-là ». Un voix-là gravé et calligraphié dans la pierre. Y a-t-il dans notre culture... de théâtre possible à entendre autrement que fondé sur un acte d'écriture ? Qui s'originerait dans le silence ?

### Débarquer du Day-D pour embarquement pour Cythère

Stupeur. Déflagration. Renversement donc chute.

**D-Day** perd sa consistance et son orientation historiques et devient les circonstances particulières d'un amour dont nous serions en train d'enregistrer les effets dévastateurs. Le beau parleur (**Benjamin A.**) n'en croit pas ses yeux et il tombe... amoureux, sous les nôtres, à notre nez et notre barbe !

Effectivement, le jeune homme chute. Tombe de haut.

Et Lili (**Mamath**) inscrit son D sur le sol comme on met un point sur le I...

Ils vont essayer de prendre langue, mais sa langue maternelle à elle n'est pas le français. Ce qui invite à s'entendre sans communiquer.

Heureuse et saine incompréhension qui lie les gens qui s'aiment.

Il l'aime et ça se voit par le jeu du regard.

Il n'était personne c'est-à-dire rien ou presque rien et le voilà devenu persona...

Autrement dit acteur.

Persona (du grec personnage) grata d'un théâtre en train de se faire sous nos yeux... Et convergence des cœurs battants vers Lili.

Et nous voilà en proie encore une fois à l'errance et une digression vers la « Lilith » mythologique... de **Primo Levi**<sup>17</sup>, suivies de vagues mais joyeuses réminiscences du « Éros au féminin » de la caennaise **Alexandra Destais**<sup>18</sup>. Jeu d'associations libres.

Finalement, le **D-Day** de **François Lanel** nous convoque, par la magie du D, à considérer toute cette affaire sous l'angle du Destin. D'être jouet d'un destin.

Qui et quoi président à nos destinées ?

L'Histoire : est-ce le jeu des puissants ? Ou bien la non-histoire ordinaire des amours partagés ? L'un et l'autre ?

Ce n'est pas une mince affaire que de débusquer ce lièvre-là.

Question de vie... Et de mort.

Resurgit ici la question de l'extase. Des limites du plaisir où la pensée peut s'inventer.

Question centrale pour se reconnaître un hiatus, une contradiction entre l'ordre et le désordre sensés organiser nos vies ou en quoi nos vies se voient instituées (produit de l'Histoire). Il y a dans « instituer » le verbe tuer. Ça donne à réfléchir.

Alors de quel crime aurions-nous à répondre ?

Là, le sujet devient – cherchons le mot – scabreux.

Mais cette histoire de champignons que Lili offre à Benjamin<sup>19</sup>... Comment l'interprétez-vous ?

Comment la qualifieriez-vous, vous ?

À cet endroit là, accordez-moi le loisir de tirer ma révérence car c'est justement là que, pour ma part, j'entre en bataille... Entendez en **Georges Bataille** ou la copule devient copulation.

---

<sup>17</sup> « Lilith » **Primo Levi** Livre de poche.

<sup>18</sup> « Eros au féminin » **Alexandra Destais**. Editeur Klincksiek. 2014

Ou l'extase s'accommode du pire dans la nature divine des choses. Je m'empresse par pure lâcheté de laisser à l'ami **Bataille** le dernier mot tout bien et tout **D-Day** considérés :

**« ... la direction obstinée de l'avidité de la vie vers la mort (telle qu'elle est donnée dans chaque forme de jeu ou de rêve) n'apparaît plus comme un besoin d'annulation, mais comme la pure avidité d'être *moi*, la mort ou le vide n'étant que le domaine où s'élève infiniment – par sa défaillance même – un empire du *moi* qui doit être représenté comme un vertige. Ce *moi* et cet empire accèdent à la pureté de leur nature désespérée et ainsi réalisent l'espoir pur du *moi* qui meurt : espoir d'homme ivre, reculant les bornes du rêve au-delà de toute limite concevable. »<sup>20</sup>**

Reculer les bornes du rêve au-delà de toute limite concevable.

Il se pourrait, dans cette tentative et dans cette limite là, que se reconnaisse le vieux rêve du théâtre de la cruauté d'Antonin Artaud-Mômo. Ironie et rire.

**« C'est moi qui cherche,  
c'est mon corps que je cherche,  
c'est moi qui provoque l'apparition de ceci ou de cela,  
et d'autres pourraient se jeter dessus et accaparer les choses  
que j'ai provoquées, les animer, et dire qu'il me fallait m'y  
précipiter plus tôt,  
la farce est bidonnante d'insipidité. »<sup>21</sup>**

**Jean-Pierre Dupuy – 8 février 2017**

---

<sup>20</sup> « Sacrifices » Georges Bataille. p.41 Edition Lignes. 2011

<sup>21</sup> « Œuvres Complètes » XXVI Antonin Artaud p.18 Gallimard. 1994